

La compagnie des pierres

Récit d'un cantonnier du Mercantour, août 2022

Le vent tiède caresse ma peau brûlée par la rivière, où je viens de plonger en entier. L'eau claire me souhaite la bienvenue dans ce vallon perdu au bout de quinze kilomètres de piste. Sous le versant orienté sud, strié d'anciennes terrasses, un hameau de pierre abrite l'été quelques habitants et des hirondelles qui tourbillonnent entre les maisons. Le versant nord est couvert d'une dense forêt de conifères ; il paraît que c'est là que le loup a été revu en France en 1992. Loin vers l'amont, le ciel noircit au-dessus d'une crête acérée mais je ne crois pas à sa menace. Vers l'aval, de petits arbres accrochés à la falaise se balancent dans la lumière crue. Ils ont chacun leur nuance de vert, pas comme en bas, où un carré de bleu laiteux me rappelle que tout cuit et jaunit depuis des semaines.

Si je suis là, c'est un peu grâce à la rivière. Comme toutes celles de ce coin des Alpes il y a deux ans, elle est largement sortie de son lit suite à des pluies très intenses, transformant ses rives enherbées en un chaos de blocs de granit blanc et de troncs de conifères morts, sur plus de 50m de large. Chacun des torrents qui l'alimentent a tranché dans la montagne comme dans un gâteau, et emporté les passerelles et les passages à gué du sentier ancestral qui longeait la rivière pour relier le hameau à la Tinée, deux heures plus bas. Je suis venu rejoindre pour un mois l'équipe qui répare ce sentier sur ses trente premières minutes de marche, en construisant marches, gués et murs de soutènement en pierre sèche. Je suis venu pour joindre ma passion pour la pierre à celle pour la montagne. Je suis surtout venu pour, pendant longtemps, ne pas avoir à redescendre de ce vallon perdu, à l'abri du réseau et des canicules.

* * *

Avec mon collègue Léo, nous démarrons le terrassement de l'ouvrage le plus complexe. Il s'agit de faire sortir le sentier du lit d'un torrent, en le faisant grimper les quelques mètres de talus raide par une dizaine de marches de pierre encaladées*, soutenues par un muret en aval et protégées par un autre muret en amont. Le problème est que ce talus est le bas d'un grand pierrier, empilement précaire de dalles schisteuses qui ne veulent qu'une chose : nous glisser dessus. Pour chercher une base stable au muret amont et faire la place à l'ouvrage, nous évacuons les pierres plus bas dans le torrent, en mettant de côté les plus belles qui serviront pour bâtir marches et murets. J'essaie de ne pas compter le nombre de fois où les petites pierres ont rempli ma pelle, faisant sonner son métal lorsque je les envoie vers le bas d'un vif coup de bras. Je me demande quand nous poserons, enfin, la première marche : ce soir ? demain ? Heureusement je ne sais pas encore (même si je m'en doute un peu) que le pierrier va remplir la fouille durement creusée plusieurs fois les prochains jours, la remplissant, chaque fois, d'un nouveau mètre cube de caillasse à évacuer. Le bureau d'études qui a défini les ouvrages à réaliser a appelé cet endroit « section 2 » ; nous le rebaptiserons vite « le talus infernal ».

Léo est une boule d'énergie, tout en muscles nouveaux, la peau cuivrée par la vie en montagne. Il pioche autour des plus grosses pierres puis se jette sur elles pour les arracher au sol. Il me dit qu'il est diabétique, que d'après les médecins il ne devrait pas faire ce boulot. Il vérifie régulièrement son taux de sucre, se fait des piqûres d'insuline et a toujours du jus de fruit avec lui. Moi non plus, je ne devrais sans doute pas faire ce boulot : manipuler des pierres parfois plus lourdes que moi dans de la pente avec une entorse récente à la cheville, les médecins ne seraient pas d'accord. Mais comme Léo, j'ai profondément besoin de frotter mon corps aux pierres et à la montagne.

Max, c'est le chef. Sa main gauche a été cassée par une pierre il y a un mois, il rage de ne pas pouvoir nous aider avec pelle et pioche comme il le voudrait. Il nous encourage en nous expliquant que cet ouvrage-là est difficile, mais que ça sera une vitrine du savoir-faire de sa boîte, que ça vaut le coup d'y passer du temps quitte à en gagner sur d'autres zones. Il veut prouver au Parc du Mercantour, qui lui a confié ces travaux, qu'il sait faire des ouvrages à la fois solides et beaux, très bien intégrés dans le paysage. Et pour lui solide ça veut dire « fouille* très profonde ». Alors on creuse et on évacue, pelletée par pelletée, ces pierres lustrées qui s'entrechoquent avec un bruit clair et mat, usent mes gants, et font sonner ma pelle.

À midi Victor nous rejoint pour le pique-nique. Il a travaillé seul sur un autre gué du sentier, déplaçant à la canne à purge d'énormes blocs pour recréer un passage dans un torrent chaotique. La canne à purge est une très longue barre en aluminium de section ovale, utilisée comme puissant levier pour soulever et déplacer des blocs de plusieurs centaines de kilos : l'outil préféré de Victor, puisque sa spécialité est de créer des marches en un seul bloc très lourd qu'il trouve à proximité, et déplace à la canne à purge pour l'amener, centimètre par centimètre, dans le « nid » qu'il lui a préparé. Autant dire que ces marches-là vont durer longtemps. Victor c'est aussi le frère jumeau de Max, encore plus costaud que lui, et chanteur d'opéra de métier - après avoir été maître-nageur et moniteur de kayak. Il regarde « le talus infernal », les mètres cube de terre et pierres que nous avons déjà accumulés en contrebas, et dit : « Cet endroit me fatigue rien qu'à le regarder ». Son frère lui explique qu'il veut faire de cet ouvrage une sorte de chef d'œuvre. Victor répond simplement : « Moi dans ce métier je n'ai qu'une règle : ne pas mener de bataille inutile. Bon courage ! ». Je suis d'accord avec Victor – contre la force des éléments, ruser et s'adapter plutôt que batailler - mais je sens bien que personne ne pourra faire renoncer Max à se battre avec la montagne. Pour lui, la profondeur de la fouille est proportionnelle à son honnêteté, et celle-ci n'est pas négociable. Puis nous descendons tous les quatre vers la rivière, nous mettons les pieds dans l'eau fraîche ou le dos contre un rocher chaud, pour notre orgie quotidienne de pastèque, de melon et de lumière.

* * *

Ce matin c'est l'hélicoptage. Avec Victor, nous trouvons une sente de vaches qui quitte « notre chemin » pour monter vers le grand pierrier. Du haut de celui-ci jusqu'à la rivière, une soixantaine de bags* d'un blanc éclatant sont éparpillés, remplis de jolies pierres par les collègues la semaine dernière. Nous allons les accrocher à l'hélico, Léo et Max seront au décrochage sur les différentes drop zones* le long du chemin, là où nous aurons besoin de pierres.

En grimant je respire, pour me déboucher le nez, les feuilles d'une menthe rustique dont les touffes abondantes sont déjà peuplées d'abeilles et de petits bourdons poilus. Je m'étonne d'une plante aux fleurs violettes, en étoile, qui ressemblent à celles du grand Épilobe en épi : Victor m'apprend que c'est l'Épilobe des moraines, son petit cousin adapté aux terrains instables. Nous arrivons en haut du pierrier, où nous attendent des pieds de framboises mûres à souhait. En attendant l'hélico, nous regardons tourner une colonie d'hirondelles de rocher, nous testons le talkie, nous écoutons le murmure du ruisseau, nous faisons sonner nos voix dans le grand ravin. Celle de Victor est claire comme le ciel.

Un grondement sourd : l'hélico arrive. Et avec lui, comme toujours malgré l'habitude, cette petite montée d'adrénaline. Soixante fois, se concentrer pour attraper le lourd crochet métallique qui tourne autour de nos têtes. Le soulever pour que Victor y engage plus facilement la boucle du sac. Vite, dégager du sac sans tomber sur les blocs instables. Et regarder les 800kgs de pierre s'envoler vers le ciel, en pensant que ma fille adorerait faire ça.

Au début les rotations sont un peu longues, nous nous racontons nos vies en allant tranquillement d'un sac à l'autre. À la fin elles s'accélèrent, il faut courir dans l'éboulis chauffé par le soleil. De plus en plus près de la rivière où nous rejoindrons Léo et Max, torse nu et sourire aux lèvres. Tout s'est passé nickel, Max est soulagé. On a de quoi bosser maintenant.

* * *

Quand nous arrivons à la section 2 ce matin, la montagne nous a fait une surprise : lors du bref orage de ce week-end, le torrent a rempli de particules fines tout l'espace derrière notre tas de pierres sélectionnées. Plusieurs mètres cubes, qui forment une magnifique plateforme horizontale au milieu du cours d'eau désormais à sec. Encore un exemple de la puissance des éléments comparée à nos efforts dérisoires. Il faudra sans doute déplacer tout ce matériau à la fin pour éviter de créer un barrage, mais nous n'en parlons pas : à chaque jour sa galère.

Aujourd'hui le pierrier va nous offrir une pièce de choix : une énorme dalle de près de 3m de long par 60cm de large, qui ferait un contrefort* idéal au pied de l'escalier. De toute façon, on serait plus rassurés que cette dalle soit enterrée à nos pieds plutôt que suspendue au-dessus de nos têtes. Alors on la fait glisser – quelques impulsions de canne à purge suffisent – et elle vient se planter quasi-verticalement au pied de l'ouvrage. Nous essayons de lui donner la poussée finale pour qu'elle se mette dans le logement que nous lui avons préparé, mais nos bras sont bien ridicules face à l'inertie d'une tonne de pierre. Restent la puissance de la ruse et du levier : nous parvenons, avec la canne utilisée au niveau du sol, à faire riper la dalle jusqu'à la bonne position. Centimètres après centimètres. Et sur ce contrefort que le torrent aura du mal à déterrer, nous pouvons enfin appuyer la toute première marche de l'ouvrage. Lorsque Victor nous rejoint pour le casse-croûte, nous lui montrons avec fierté. Il nous dit qu'il n'en a pas bougé souvent, des grosses comme ça.

* * *

Cet après-midi, Max me libère du talus infernal. Je vais aider Victor à faire les finitions sur le bas du secteur « des lacets », où il vient de terminer une superbe série de marches. C'est la zone du sentier la plus proche de la rivière. Quel plaisir de travailler dans son grondement puissant, dans les bourrasques chaudes et le ciel qui se plombe, annonçant l'orage. Nous tirons vers le bas, au magaou*, la terre et la pierraille issues du chantier. Je brosse les pierres massives posées par Victor pour les mettre en valeur, en me disant que la pluie achèvera le travail. Je balance à la rivière presque toutes les pierres des bags qui devaient servir à Victor pour ces marches, et à qui il a préféré des dalles trouvées dans la pente. Gaspillage de temps et de kérosène, mais aurais-je fait mieux que Max pour anticiper les besoins du chantier ? Moi aussi quand je fais venir un camion de pierres pour un mur, je prends toujours un peu de rab. Quelques-unes de ces jolies pierres me servent tout de même à créer une bordure rustique à l'extérieur d'une épingle, pour bien marquer le virage. Elles sont denses, douces au toucher, sombres comme le ciel qui lâche ses premières gouttes. Puis c'est l'orage : nous rassemblons précipitamment les outils, enfilons un kway et remontons le sentier vers les collègues et le village. Ce soir pour me laver, je délaisserai sans doute l'étreinte glacée de la rivière pour quelques litres chauffés au gaz du camp.

* * *

Section 2. Avec Max et Léo, maintenant que la fouille est suffisamment avancée, nous montons les premières marches et démarrons le muret amont avec les grandes pierres plates fournies par le pierrier. Max a replacé les chaises de bois permettant de tendre des cordaux nous indiquant le haut des marches et du muret, brisées la veille par un énième éboulement. La fine ligne rose des cordaux structure l'espace, petite victoire temporaire de la rationalité dans le chaos minéral. Entre le pierrier au-dessus et nos divers amas de pierres en bas, les premières marches se distinguent à peine, mais elles sont bien là.

Je trouve l'espace trop exigu pour trois personnes, trop encombré de pierres et d'outils, et puis je n'ai pas la même manière de bâtir que Max, pas la même fougue que Léo avec les pierres lourdes. Je me sens vaguement inutile, sensation nouvelle pour moi sur un chantier pierre sèche. Un peu plus tard, Max me charge de vider certains bags de leurs pierres : tâche casse-dos par excellence, risquée pour les doigts, aussi ingrate et invisible que de creuser une fouille. C'est une journée-corvée, il en faut. Mais ce soir je retrouverai la belle rivière pour me décrasser le corps et la tête. Ensuite il y aura la bière en papotant avec les collègues, pendant que cuisent les nouilles chinoises ou le cassoulet en boîte. Un livre peut-être, puis la nuit réparatrice et parfaitement fraîche. Ce soir pas de textos, pas d'écran, pas d'agenda. Un seul rendez-vous, toujours le même : demain matin, avec la montagne.

* * *

Ça y est, Max m'a confié un mur. Un petit soutènement de quatre mètres de long en haut du secteur des lacets, dans l'ombre des arbres et le chant permanent de la rivière. Je démarre la fouille à la pioche, heureux de bâtir bientôt, d'utiliser les pierres des bags durement amenées jusqu'ici avec Tom. En contrebas, Victor continue de construire des marches dans chaque virage. Il m'appelle de temps en temps pour l'aider à faire descendre de grosses pierres de seuil*. Parfois, la pente raide et la masse de la pierre l'emportent face à nos appuis trop fragiles dans le sol meuble : la pierre glisse trop bas, impossible à remonter, indifférente à nos jurons de déception.

Je grimpe de quelques mètres au-dessus de ma fouille pour déposer une offrande organique à la montagne. De là-haut, la vue sur l'entrée des gorges est vertigineuse. De grandes lames de pierre plongent vers l'eau, avec entre elles des troncs de conifères morts coincés de travers, et une forêt défiant la verticalité. Je frotte mes mains dans les touffes de sarriette agrippées à la pente et respire leur odeur à plein poumon, avant de redescendre en m'accrochant aux petits arbres car mes pieds dérapent sur les pierres plates.

À mon retour, les gens du bureau d'études regardent ma fouille. J'avais oublié que c'est leur jour de visite. Max est avec eux, ils n'ont pas grand-chose à dire puisqu'on fait de la qualité, comme ils disent. J'aurais pu faire comme eux, après mes études : des plans et des calculs sur un ordinateur, et aller voir de temps en temps si ça se passe comme prévu dans le monde réel ; et me voici les mains dans la terre, à respirer son odeur, à me battre avec les racines coriaces de l'épicéa pour qu'elles laissent la place aux pierres, à parier sur l'orage. Quand ils partent, je me remets à chanter.

* * *

Ce soir les averses se prolongent tard dans la soirée. La bâche tendue entre les deux grandes tentes ne suffit pas à nous abriter vraiment tous les quatre, alors on bouge la table dans les quatre mètres carrés du coin cuisine de la première tente. En s'asseyant sur les matelas de part et d'autre de la petite table de cuisson, plus personne ne peut bouger mais on est tous au sec - c'est même carrément confortable, avec l'air chauffé par le camping-gaz. Je ne sais pas ce qui me réchauffe le plus, la soupe ou d'être serré là avec les collègues. Avec les copains.

* * *

Sous le ciel lavé à grande eau, les versants semblent tout neufs ce matin. On pourrait presque compter les cailloux là-haut dans le grand ravin, la forêt est un velours accrochant la lumière, et la rivière étincelle comme une anguille au fond de sa gorge. Ce matin, chose rare, nous travaillons à quatre au même endroit : nous terminons le fameux ouvrage de la section 2. Léo et Max posent les dernières pierres de couronnement* du muret amont en respectant le cordeau au millimètre, car c'est cette ligne finale de pierres qui met en valeur l'ouvrage tout entier ; avec Victor, nous évacuons les pierres stockées dans le lit du torrent pour redonner à l'eau la place de circuler comme avant ; nous enterrons une dernière dalle massive en bas de l'escalier, pour que l'eau glisse dessus au lieu de creuser ou déposer de la matière ; nous mettons de la terre sur le haut du muret, sur la banquette qui stockera les pierres qui vont continuer à arriver d'en haut ; enfin Victor et Léo placent un dernier bloc en soutien du pierrier, à côté de la première marche. C'est fini : les marches encaladées et leur muret tracent une ligne régulière sur une dizaine de mètres, entre le torrent et le pierrier. On regarde l'ouvrage depuis l'autre rive du torrent, et on le trouve beau : rustique, solide, confortable. Max fait plein de photos, heureux d'avoir gagné sa bataille contre les éléments. Nous fixons les quelques bags vides qui traînent sur les clefs de portage* pour les ramener. Sur le chemin du retour, les bags pèsent sur mon dos mais je me sens plus léger que jamais. J'arrache quelques brins d'armoise au passage et les écrase pour m'emplir de leur odeur forte. Un peu plus loin, pour soulager mon torticolis, je ramasse une grosse poignée d'origan. Cette fleur dont le nom signifie : « éclat de la montagne ».

Ces pierres que nous avons bâties, elles finiront par être ensevelies par la pente ou par tomber. Nous ne serons sans doute plus de ce monde, mais il y aura encore la gorge avec ses arbres suspendus et des rapaces qui s'élèvent au flanc de ses falaises, les versants chauds où les insectes bourdonnent dans la menthe et la sarriette, et la rivière au fond qui gronde. Enfin j'espère.

* * *

Le week-end, ma voiture devient ma maison et je pars explorer les vallons des alentours. Aujourd'hui c'est une balade que j'attends depuis longtemps. Pour la première fois depuis dix ans, je remonte le sentier où j'ai bâti mes premières marches. Nous étions quatre ou cinq à travailler pour un artisan sur commande du Parc et du Département. L'artisan nous formait et revendiquait le mot « cantonnier » pour définir son métier ; dans l'équipe il y avait, déjà, Max et Victor. En dix ans et malgré les orages intenses de la tempête Alex, aucune marche n'a bougé ! Tout juste si certains contreforts commencent à être déterrés par le ravinement dans les zones les plus raides. Foulées par des milliers de pieds chaque saison, rincées par tant d'orages et de cycles gel-dégel, nos pierres font encore leur boulot : l'inverse de l'obsolescence programmée.

Je ne reconnais pas « mes marches », en tous cas moins facilement que ce que je croyais. À part cette pierre de reverdeau* à la courbure soigneusement choisie dont je me souvenais très bien, je les reconnais par déduction : ce ne sont ni les gros blocs – posés par Victor, évidemment – ni les calades bien appareillées* de Vincent – un niçois passionné de pêche, qui passait pas mal de temps à commenter le physique des randonneuses. Il en défilait du monde sur ce GR, toute la journée. Alors que personne n'emprunte jamais le sentier où nous travaillons cet été car il est officiellement « fermé pour travaux ». C'est peut-être pas plus mal. Malgré leurs compliments, on sentait bien que les gens nous prenaient un peu pour des fous, pour des travailleurs d'un autre âge ou d'un autre monde. Mais ce que moi je trouve fou, c'est qu'on puisse parcourir la montagne sans jamais y bouger une pierre, sans jamais vouloir y construire un chemin.

À l'ombre des pins cembro où batifolent de jolis casse-noix mouchetés, je lis ces mots de Vinciane Despret à la fin d'un livre sur les corvidés : « *Et si, par exemple, nombre d'animaux étaient plus sensibles que ce que nous sommes devenus, aux invites des choses et des êtres du monde ? S'ils*

étaient plus à l'écoute, s'ils étaient plus réceptifs aux appâts des invitations – ce que nous considérons comme de la passivité, comme des déterminismes ? (...) En somme, les animaux écrivent parce que quelque chose les fait écrire. Il en est de même pour nous, même si nous avons souvent tendance à nous en arroger l'initiative. ».

Je savais déjà que la montagne façonne ceux qui y travaillent, bien plus qu'ils ne la façonnent. Je savoure cette nouvelle idée, que le murailler est peut-être autant celui qui agit sur les pierres, que celui qui *est agi* par elles. Celui qui répond à leur invitation à être assemblées. Celui qui écrit sur le monde avec des pierres, parce que c'est plus fort que lui.

* * *

Sur mon petit mur de soutènement en haut des lacets, je regarde chaque pierre de mon stock pour trouver la prochaine, celle qui s'ajustera aux autres comme la pièce d'un puzzle. Soudain j'entends Victor pousser un cri de joie aigu, sans doute un bloc qui s'est positionné comme il le voulait pour faire une marche de plus. Juste après, les chocs sourds d'un rocher qui dévale la pente, sous les grands cris de Tom et Max qui viennent d'arriver à le pousser pour faire la fouille d'un nouveau mur de soutènement. Et je me dis que nous ne sommes pas Luc, Léo et Victor, salariés de Max et cantonniers d'un été. Nous sommes des gamins qui jouons dans la montagne.

* * *

Nous terminons, avec Max, la fouille du « mur cascade ». On appelle comme ça depuis des jours ce grand soutènement de deux mètres de haut, mais maintenant que j'ai dans les mains les pierres avec lesquelles on va le monter, sorties de dix bags alignés sur le sentier, je crois que je vais l'appeler « mur bleu ». Les pierres à bâtir sont un gneiss d'un bleu très foncé, pas trop dures à tailler car elles se délitent en feuilles coupantes qui usent les gants en deux jours à peine. Derrière nous, la pente raide où nous jetons terre et caillasses issues de la fouille. Les plus grosses finissent leur dégringolade en claquant sur les rochers de la rivière. Sur le sentier au-dessus de nous une nouvelle recrue, Matthieu, nous approche les pierres avec la chenillette* et la crainte permanente que l'une d'elles nous tombe dessus. Max monte un moment pour lui expliquer comment utiliser la chenillette, comment trier les pierres sorties des bags, comment crier vite et fort pour nous prévenir si jamais l'une d'elles fait mine de rouler. Il lui donne aussi un « cours de pelle » pour le reprofilage* du sentier. Je souris en pensant que moi aussi il y a vingt ans, sortant d'une école d'ingénieur, j'ai appris à bien manier pelle et pioche. Jusqu'à prendre un vrai plaisir à utiliser ces outils si simples mais si efficaces. Voire même, une certaine fierté.

L'espace de travail est exigu, mais on a pu implanter deux poteaux pour tendre les cordes, et il y a juste la place d'aligner les pierres en attente entre nous et la pente. Un petit arbre aux feuilles rondes nous prête ses branches souples pour accrocher seaux et vêtements : un Nerprun des Alpes, comme nous l'a annoncé hier Victor avec un grand sourire. Il était tout heureux de reconnaître cet arbrisseau apparemment pas commun, et de nous le présenter comme un vieil ami.

* * *

Notre nouveau spot de pique-nique, c'est la passerelle de bois qui enjambe une petite cascade, à quelques mètres du mur. On dévore pastèque, fromage, charcuterie, pain, chocolat et autres viennoiseries industrielles, arrosés de l'eau délicieuse qui sautille dans la cascade. Pour le petit somme digestif, on a le choix entre se caler le dos contre la terre fraîche du talus, ou s'allonger sur la passerelle chauffée par le soleil. De toute façon personne ne passe, on est seuls dans notre paradis. Chaque midi, un petit scarabée vient nous grappiller des miettes. Peut-être un bousier ? Qui roule sa boulette de crotte avec autant de patience que nous, qui roulons sur le sentier les pierres trop rondes et lourdes pour être soulevées.

* * *

Max est inquiet : on a à peine commencé à monter le mur qu'on manque déjà de pierres de drain. Le drain c'est l'intérieur du mur, invisible mais important pour drainer l'eau. Il représente un gros volume, constitué de pierres globalement plus petites ou aux formes irrégulières. Il ne traîne pas assez de cailloux dans les pentes juste autour du mur, alors on va les chercher à 50m dans un petit pierrier. Seau par seau, nous constituons un tas de drain sur le sentier. Tas qui sera amené au mur par Matthieu, chenillette par chenillette, le long du chemin qu'on a un peu élargi pour l'occasion. Soudain deux têtes connues apparaissent : deux vieux habitant le hameau, qui nous saluent joyeusement tous les jours au lavoir lorsque nous revenons du travail. Max est heureux de les emmener voir les ouvrages un peu plus loin, « parce qu'après tout c'est pour vous qu'on bosse, et puis c'est pas souvent qu'on a de la visite ! ». À leur retour, nous leur posons des questions sur l'histoire du hameau. Celui-ci a longtemps été italien, incendié par les nazis en 44 parce qu'ils y soupçonnaient un nid de résistants – heureusement, tous les habitants avaient pu aller se cacher en montant à un lac à 2h de marche. Dans les années qui ont suivi, le sentier que l'on répare était l'axe principal de communication avec le reste du monde. Pour reconstruire le hameau détruit, deux bergers y faisaient l'aller-retour deux fois par jour avec des ânes chargés de matériaux : ils devaient le connaître encore mieux que nous, le sentier... Les vieux nous félicitent, repartent. Je me mets à bâtir avec les pierres bleues héliportées. Elles sont belles et massives, je monte vite, Max est content. Il essaie mollement de me convaincre de rester un peu - car je pars déjà demain – mais il sait que je dois retrouver ma fille et mes abeilles. J'aurais aimé voir le mur bleu terminé. Surtout, j'aurais aimé avoir le temps de remonter le sentier et la gorge en entier depuis la Tinée. Je reviendrai.

* * *

Pour ma dernière après-midi, l'agenda des collègues fait qu'ils me laissent seuls sur le chantier. Leur absence crée un vide. C'est étrange de bâtir sans personne avec qui rire et parler, pour la première fois depuis un mois. Je pose mon ultime contribution au mur bleu avec une sorte de recueillement, rempli par le bruit de la rivière dans mon dos. Quand c'est l'heure, je range les pierres en attente, me hisse sur le sentier, rassemble les outils sous un arbre. Comme à mon premier jour, le ciel est chargé. Un vent chaud et puissant remonte la gorge et fait se balancer tous les arbres accrochés aux falaises, comme pour me dire au-revoir.

Hier les vieux nous ont dit que ce sentier, bien que pas balisé GR, était très emprunté avant qu'on commence à y travailler. Le Parc voudrait en faire un sentier patrimonial puisqu'il y a des restes d'un moulin et d'un four à chaux un peu plus bas. J'imagine les touristes regardant nos murs et nos marches de pierre, en leur donnant probablement un siècle ou plus. Ces gens qui verront notre œuvre, pourront-ils deviner la silhouette athlétique de Victor maniant la canne à purge sur un rocher, cheveux longs et petites baskets aux pieds, en mêlant parfois sa voix à celle des eaux ? Les discours passionnés de Max sur les bâtisseurs de cathédrales, manipulant des pierres de 60 kgs avec son avant-bras gauche, main cassée ? Léo mesurant son taux de sucre avant de retourner piocher, possédé par une énergie électrique ? La joie que j'ai éprouvée, tous les jours, à me gaver de lumière du ciel à la rivière, debout dans la pente raide où tous les cailloux attendaient leur tour pour se jeter au fond de la gorge sauvage ? Ils ne pourront pas deviner. Et c'est sans doute pourquoi j'écris ce texte, dérisoire et fragile, comme un sentier dans la montagne.

Luc Fox, octobre 2022

GLOSSAIRE :

Fouille : tranchée creusée à la base d'un ouvrage, pour qu'il s'appuie sur du sol stable, non végétal, et protégé du ravinement des eaux de pluie.

Marches encaladées : marches liées entre elles par un pavage de pierres coincées les unes sur les autres, formant une calade.

Bag : abréviation de « big bag », sac carré et repliable en plastique d'une contenance d'environ un mètre cube, très utilisé dans le BTP et pour les héliportages.

Drop zone : zone de dépose de charge pour un hélicoptère, aussi appelée « DZ ».

Contrefort : pierre massive, épaisse, enterrée dans le sol au pied d'une marche pour éviter l'usure par les pieds et par l'eau.

Magaou : rateau à pierres à larges dents triangulaires. Apparemment, ça s'appelle ailleurs une griffe à remblai.

Seuil : pierre de marche à la ligne régulière, sur laquelle le pied se pose.

Couronnement : pierres supérieures d'un mur, souvent massives et longues pour que l'on puisse marcher dessus.

Clef de portage : armature métallique munie de bretelles, qui permet de porter sur le dos des charges très volumineuses.

Reverdeau : ouvrage placé en travers d'un sentier pour dévier l'eau qui y ruisselle et l'évacuer dans la pente, limitant ainsi le ravinement du sentier.

Appareillée : l'appareillage d'un mur ou d'une calade, est la manière avec laquelle les pierres sont assemblées les unes par rapport aux autres, le « motif du puzzle » en quelque sorte.

Chenillette : petite brouette mécanique à chenille et moteur thermique.

Reprofilage : action de redessiner la surface d'un sentier avec pelle et pioche.